Document généré le 25 avr. 2024 06:35

Liberté

Le faisan

Raymond Carver

Volume 32, numéro 2 (188), avril 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31876ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Carver, R. (1990). Le faisan. *Liberté*, *32*(2), 4–11.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

RAYMOND CARVER

LE FAISAN

Gerald Weber était à court de répliques. Il conduisait sans un mot. Au début, surtout parce qu'elle n'avait jamais été seule avec lui un certain temps, Shirley Lennart était restée éveillée. Elle avait fait jouer plusieurs cassettes – Crystal Gayle, Chuck Mangione, Willie Nelson – et plus tard, vers le matin, elle s'était mise à faire le tour des stations de radio, attrapant au vol les nouvelles internationales et locales, de brefs bulletins météo pour les agriculteurs, même une ligne ouverte où l'on discutait des effets de la marijuana sur les femmes qui allaitent – tout ce qui pouvait meubler les longs silences. Elle fumait et, de temps à autre, se tournait vers lui dans l'obscurité profonde de la grosse voiture. Quelque part entre San Luis Obispo et Potter, en Californie, à environ cent cinquante milles de sa maison d'été de Carmel, elle se rendit à l'idée que Gerald Weber était un mauvais placement – elle en avait fait d'autres, pensa-t-elle avec lassitude – et elle s'endormit sur le siège.

Il entendait son souffle éraillé dominer le bruit de l'air qui passait dehors à toute vitesse. Il ferma la radio et fut heureux de se retrouver seul avec ses pensées. Ç'avait été une erreur de quitter Hollywood en pleine nuit pour faire trois cents milles de route, mais ce soir-là, l'avant-veille de son trentième anniversaire, ne sachant plus du tout quoi faire, il avait lancé l'idée d'aller passer quelques jours dans la maison qu'elle avait sur la plage. Il était dix heures et

ils buvaient encore des martinis, même s'ils étaient sortis sur le patio qui surplombait la ville. «Pourquoi pas?», avait-elle dit, tournant un doigt dans son verre en le regardant, planté contre la balustrade. «D'accord. C'est sûrement ta meilleure idée de la semaine», et elle avait léché le gin sur son doigt.

Il quitta la route des yeux. Elle n'avait pas l'air endormie, elle avait l'air inconsciente, ou gravement blessée – comme si elle était tombée du haut d'un édifice. Elle était de travers sur le siège, une jambe repliée sous elle, et l'autre, pendante, n'atteignait pas le plancher. Sa jupe relevée laissait voir le bord sombre des bas, le porte-jarretelles, la peau entre les deux. Elle avait la tête sur l'accoudoir et la bouche ouverte.

Il avait plu par intermittence toute la nuit. Il commençait à faire jour. La pluie avait cessé, mais l'autoroute était toujours humide et noire. Des deux côtés, il distinguait de petites flaques d'eau dans les creux des champs. Il n'était pas encore fatigué. Tout compte fait, il se sentait même assez bien. Il était content de faire quelque chose. C'était bon d'être assis au volant, de conduire sans penser à rien.

Il venait d'éteindre les phares et de ralentir un peu lorsqu'il aperçut le faisan du coin de l'œil. Il volait bas et vite, selon un angle qui pouvait l'amener dans la trajectoire de la voiture. Il freina légèrement, puis accéléra et raffermit sa prise sur le volant. L'oiseau frappa le phare gauche avec un *poc* retentissant. Il tournoya au-dessus du pare-brise, y laissant des plumes et une traînée de merde.

– Oh! mon Dieu! dit-il, consterné par ce qu'il venait de faire.

– Qu'est-ce qui s'est passé? dit-elle en se rasseyant péniblement, les yeux grands ouverts, ahurie.

– J'ai frappé quelque chose... un faisan.

En freinant, il entendit sur l'asphalte le tintement de verre du phare brisé.

Il s'arrêta sur l'accotement et sortit. L'air était humide

et froid et il boutonna son gilet en se penchant pour examiner les dégâts. À part quelques morceaux de verre dentelés qu'il essaya un instant de dégager, les doigts tremblants, il ne restait rien du phare. Le pare-chocs avant était légèrement cabossé à gauche. Dans le creux, plusieurs plumes d'un brun grisâtre étaient collées au sang qui maculait le métal. C'était une femelle, il l'avait constaté une seconde avant le choc.

Shirley se pencha vers la gauche et appuya sur la commande de la vitre. Elle était encore à moitié endormie. Elle appela:

– Gerry?

– Attends une minute. Reste dans l'auto, dit-il.

– Je n'allais pas sortir, dit-elle. Dépêche-toi, c'est tout.

Il revint le long de l'accotement. Un camion passa avec bruit, soulevant un nuage de gouttelettes, et le chauffeur le regarda. De froid, Gerry rentra les épaules et marcha sur la route jusqu'aux éclats de verre. Il fit encore quelques pas, fouillant du regard l'herbe mouillée, jusqu'à ce qu'il trouve l'oiseau. Il ne put se décider à le toucher, mais le regarda un instant: recroquevillé, les yeux ouverts, une goutte de sang brillante sur le bec.

Quand il fut de retour dans l'auto, Shirley lui dit:

– Je n'ai pas vu ce qui s'est passé. Il y a beaucoup de dégâts?

– Il a cassé un phare et cabossé un peu le pare-chocs.

Il se retourna pour regarder la route et démarra.

– Il est mort? dit-elle. Pourquoi je dis ça? C'est sûr. Il n'avait aucune chance, j'imagine.

Il la regarda, puis de nouveau la route.

– On allait à soixante-dix milles à l'heure.

– J'ai dormi combien de temps?

Comme il ne répondait pas, elle dit:

– J'ai mal à la tête. Vraiment mal. On est loin de Carmel?

– Deux bonnes heures, dit-il.

– J'aimerais manger quelque chose, prendre un café. Peut-être que ma tête irait mieux après, dit-elle.

– On s'arrêtera à la prochaine ville, dit-il.

Elle tourna le rétroviseur et s'examina le visage. Elle se toucha ici et là, sous les yeux. Puis elle bâilla, alluma la radio et se mit à jouer avec le bouton.

Il pensait au faisan. C'était arrivé très vite, mais il lui semblait évident qu'il avait frappé l'oiseau délibérément.

– Jusqu'à quel point est-ce que tu me connais? dit-il.

– Qu'est-ce que tu veux dire? dit-elle.

Elle laissa la radio tranquille et s'appuya contre le dossier.

– J'ai dit: tu me connais jusqu'à quel point?

– Je ne vois pas du tout ce que tu veux dire.

– Tout simplement, dit-il, jusqu'à quel point est-ce que tu me connais? C'est tout ce que je demande.

– Pourquoi tu me demandes ça à une heure pareille?

– On parle, c'est tout. Je t'ai seulement demandé jusqu'à quel point tu me connais. Est-ce que moi – comment devait-il formuler ça? – est-ce que je suis digne de confiance, par exemple? Est-ce que tu me fais confiance?

Ce qu'il demandait n'était pas très clair pour lui, mais il sentait venir quelque chose.

– Est-ce que c'est important?, dit-elle.

Elle gardait les yeux fixés sur lui. Il haussa les épaules.

– Si tu crois que c'est pas important, j'imagine que ça l'est pas.

Son attention fut reprise par la route. Au moins, au début, pensait-il, il y avait eu de l'affection. Ils avaient commencé à vivre ensemble parce qu'elle l'avait proposé, et aussi parce qu'au moment où il l'avait rencontrée, lors d'une réception chez un ami, dans un appartement de Pacific Palisades, il avait désiré le genre de vie qu'il l'avait crue capable de lui donner. Elle avait de l'argent et des relations. Les relations comptaient plus que l'argent. Mais de l'argent et des relations, ça, c'était imbattable. Lui, il

venait d'obtenir son baccalauréat en art dramatique à l'UCLA. (La ville n'était-elle pas pleine de diplômés de cette sorte?) À part les productions du théâtre universitaire, il n'avait aucun rôle payant à son actif. Il était fauché. De douze ans son aînée, elle avait été mariée et avait divorcé deux fois, mais elle avait de l'argent et l'emmenait à des réceptions où il rencontrait des gens. C'est ainsi qu'il avait décroché quelques petits rôles. Il pouvait finalement se considérer comme un véritable acteur, même si, chaque année, il ne travaillait pas plus d'un mois ou deux. Le reste du temps, les trois dernières années, il l'avait passé étendu au soleil au bord de la piscine de Shirley, ou à des réceptions, ou alors à courir à droite et à gauche avec elle. Il continua:

– Alors permets-moi de te demander ça: penses-tu que j'agirais, que je ferais quelque chose contre mon intérêt?

Elle le regardait en se tapotant une dent avec l'ongle du pouce.

– Alors? dit-il.

Il ne voyait toujours pas où tout cela pouvait les mener, mais il était décidé à poursuivre.

– Alors quoi? dit-elle.

– Tu m'as entendu.

– Je pense que oui, Gerald, je pense que oui, si tu croyais à ce moment-là que c'est suffisamment important. Maintenant, ne me pose plus de questions, d'accord?

Le soleil était levé maintenant. Les nuages s'étaient dispersés. Il vit les premières enseignes annonçant divers services offerts dans la ville qui approchait. La circulation devenait plus dense. De chaque côté de la route, les champs humides, d'un vert vif, étincelaient au soleil du matin.

Elle fumait et regardait dehors. Elle se demandait si elle devait faire l'effort de réorienter la conversation. L'irritation la gagnait. Elle en avait assez de toute cette histoire. Elle avait eu tort d'accepter de l'accompagner. Elle aurait dû rester à Hollywood. Elle n'aimait pas les gens qui

passent leur temps à se chercher, les ruminants, les introspectifs.

– Regarde! Regarde par ici! s'écria-t-elle soudain.

Dans les champs, à leur gauche, on voyait des groupes de baraques mobiles, des logements pour les travailleurs agricoles. Les baraques reposaient sur des blocs, à deux ou trois pieds du sol, attendant qu'un camion les transporte ailleurs. Il y en avait vingt-cinq ou trente. On les avait soulevées et laissées là, certaines face à la route, d'autres tournées en tous sens. On aurait dit qu'un chambardement s'était produit.

– Regarde-moi ça, dit-elle comme ils dépassaient les baraques à toute vitesse.

– John Steinbeck, dit-il. Une scène de Steinbeck.

– Quoi? dit-elle. Oh! Steinbeck. Oui, c'est vrai. Steinbeck.

Il cligna des yeux et imagina le faisan. Il se rappela son pied écrasant l'accélérateur pour essayer de frapper l'oiseau. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Il ne trouva pas un traître mot. Il était stupéfait, et en même temps, profondément ému et honteux d'avoir cédé à l'impulsion de tuer le faisan. Ses doigts se raidirent sur le volant.

– Qu'est-ce que tu dirais si je te disais que j'ai tué ce faisan volontairement? Que j'ai essayé de le frapper?

Elle le fixa une minute sans montrer aucun intérêt. Elle ne dit rien. Alors, en lui, quelque chose s'éclaira. Pour une part, devait-il se dire plus tard, ce fut le résultat du regard indifférent et blasé qu'elle avait posé sur lui, et pour l'autre, la conséquence de son propre état d'esprit. Il comprit soudain qu'il avait perdu tout recours à des valeurs. «Aucun point de repère» fut l'expression qui lui traversa l'esprit.

– Est-ce que c'est vrai? dit-elle.

Il hocha la tête.

– Ç'aurait pu être dangereux. Il aurait pu passer au travers du pare-brise. Mais il y a autre chose, dit-il.

– Je suis sûre qu'il y a autre chose. Si tu le dis, Gerry. Mais ça ne m'étonne pas, si c'est ce que tu penses. Je ne suis pas surprise, dit-elle. Maintenant, plus rien ne m'étonne de ta part. Ça te prend souvent, hein?

Ils entraient dans Potter. Il ralentit et commença à chercher le restaurant qu'il avait vu annoncé sur le panneau. Il le trouva quelques pâtés de maisons plus loin, vers le centre-ville, et s'arrêta devant, dans le stationnement de gravier. Il était encore tôt. Dans le restaurant, des têtes se tournèrent dans leur direction, tandis qu'il immobilisait la grosse voiture en mettant le frein. Il retira la clé de contact. Ils se tournèrent l'un vers l'autre sur la banquette et se regardèrent.

– J'ai plus faim, dit-elle. Tu sais quoi? Tu me coupes l'appétit.

– Je me coupe l'appétit moi-même, dit-il.

Elle continuait à le fixer.

– Tu sais ce que tu devrais faire, Gerald? Tu devrais faire quelque chose.

– Je vais y penser.

Il ouvrit la portière et sortit. Il se pencha devant l'auto et examina le phare brisé et le pare-chocs cabossé. Puis il alla de l'autre côté et lui ouvrit la portière. Elle hésita, puis sortit.

– Les clés, dit-elle. Les clés de l'auto, s'il te plaît.

Il avait l'impression qu'ils jouaient une scène et qu'ils en étaient à la cinquième ou sixième prise de vues. Mais il ne voyait toujours pas clairement la suite. Il était soudain complètement épuisé, mais surexcité aussi. Il sentait venir quelque chose. Il lui donna les clés. Elle ferma la main et serra le poing. Il dit:

– Alors, j'imagine que je vais te faire mes adieux, Shirley. Si ce n'est pas trop mélodramatique.

Ils étaient plantés là, devant le restaurant.

– Je vais essayer de mettre un peu d'ordre dans ma vie, dit-il. Pour commencer, trouver un travail, un vrai travail. Et ne voir personne pour un bout de temps, d'accord? Pas de larmes, d'accord? On restera amis, si tu veux. On a eu de bons moments, non?

– Gerald, t'es rien pour moi, dit Shirley. Rien qu'un con. Va donc te faire foutre, espèce de salaud!

Dans le restaurant, deux serveuses et quelques hommes en salopette vinrent regarder à la fenêtre la femme gifler l'homme du revers de la main. La scène les stupéfia d'abord, puis les amusa. Maintenant, dans le stationnement, la femme agitait un doigt qui désignait la route en contrebas. Très dramatique. Mais l'homme avait déjà fait quelques pas. Il ne se retournait même pas. À l'intérieur, les gens n'entendaient pas ce que la femme disait, mais ils se le figuraient, puisque l'homme continuait à marcher.

– Mon Dieu, elle l'a pas manqué, hein? s'écria une des serveuses. Elle l'a plaqué pour de bon.

– Y sait pas y faire, dit un camionneur qui avait tout vu. Y devrait revenir y casser la gueule.

(Traduit de l'anglais par Dominique et Jean-Pierre Issenhuth)